

IV. LA CHASSE, LA PECHE ET L'ELEVAGE CHEZ LES ABORIGENES

Les Aborigènes sont traditionnellement classés parmi les tribus de chasseurs-cueilleurs nomades, ce que nous développerons dans un premier temps. Nous verrons ensuite leurs relations avec les animaux domestiques : les dingos tout d'abord, les animaux de production ensuite. Ce sont les colons qui ont introduit l'élevage des animaux de production sur le continent australien. Nous verrons les répercussions de l'élevage sur la vie traditionnelle des Aborigènes.

A. LES ABORIGENES, UN PEUPLE DE CHASSEURS-CUEILLEURS

1. Une bonne adaptation aux ressources de l'environnement [6, 21, 38, 49]

Anati [1] nous présente dans ses grandes lignes l'évolution du mode de vie de différents groupes humains en fonction de leur répartition géographique (fig. 115) :

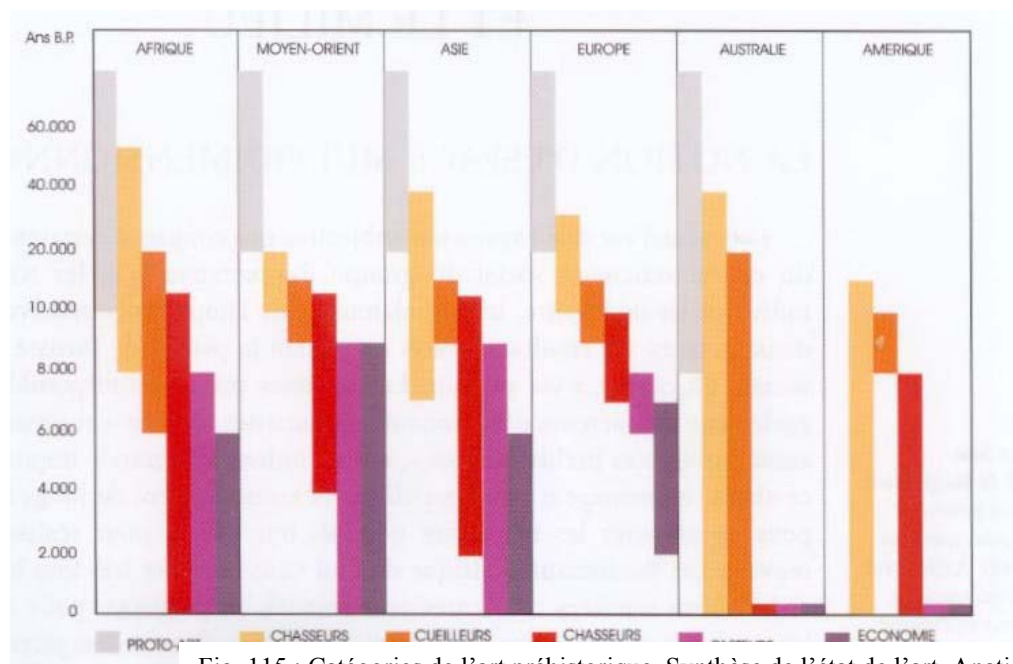


Fig. 115 : Catégories de l'art préhistorique, Synthèse de l'état de l'art, Anati [1]

La qualification de chasseurs archaïques se réfère à l'absence d'arcs et de flèches dans l'armement des Aborigènes avant l'arrivée des colons, alors qu'ils étaient connus des peuples

voisins, comme ceux du Sud de la Nouvelle-Guinée. Ce terme d'archaïque reprend assez bien l'opinion qu'ont eu les colons en découvrant les Aborigènes : imprégnés de théories darwiniennes, ils ont cru se trouver face à des fossiles vivants de l'humanité, et de façon encore plus marquée en Tasmanie du fait de l'isolement de l'île. Les Aborigènes n'avaient pas non plus une très haute opinion des colons : ceux-ci étaient très mal adaptés aux conditions de vie australiennes et dépendaient en grande partie des Aborigènes pour leur progression dans le pays... Ce n'est qu'avec du recul que des blancs ont finis par se rendre compte de la richesse culturelle des Aborigènes et des ravages de la colonisation. [6, 21]

Bien que les différentes tribus aborigènes aient vécu dans des biotopes variés, leur outillage de base (fig. 116) était assez proche :

- en pierre : couteaux, racloirs, tête de hache, mortier...
- en bois : lances, bâtons à fourir, plats, boomerangs...

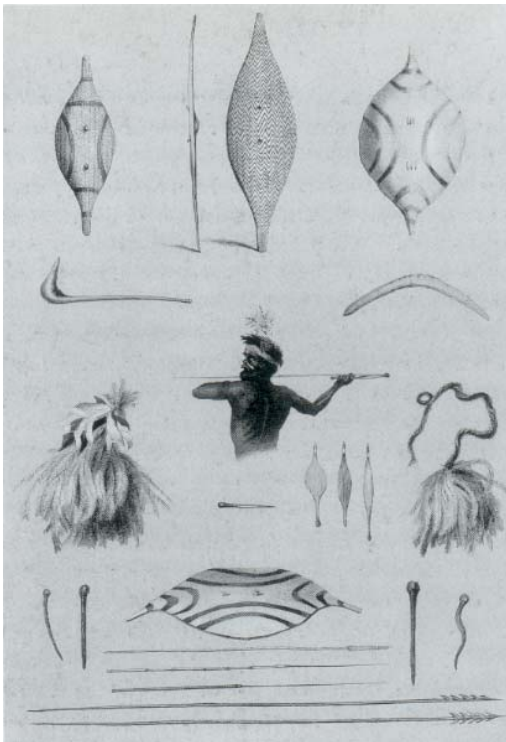


Fig. 116 : *Armes et instruments autochtones*, George French Angus, 1847 [7]

Chacun était apte à fabriquer ce dont il avait besoin, à l'exception de quelques produits très particuliers qui étaient alors l'objet d'échanges. Les nacres gravées produites dans le Kimberley étaient utilisées pour favoriser la venue de la pluie dans le désert central, les produits marins pouvaient être échangés contre des outils en pierre ou des nodules d'ocre, les têtes de hache en pierre étaient souvent transportées sur des centaines de kilomètres... [6, 7, 19]

Comme presque toutes les tribus étaient semi-nomades (il y aurait eu des campements permanents en Nouvelle-Galles du Sud [6, 21]), l'équipement devait être léger et facilement transportable. Il y avait toutefois des différences notables au niveau du nombre d'outils utilisés en fonction des tribus. Ainsi, en Tasmanie, l'équipement n'était constitué que d'une douzaine d'outils bien adaptés, tandis qu'il en comportait une trentaine chez d'autres. Les boomerangs par exemple n'étaient pas utilisés par toutes les tribus. Les habitants des côtes possédaient des canoës, des lignes de pêche, des filets qui n'auraient pas été utiles ailleurs. Chaque tribu possédait un territoire dont la superficie était variable en fonction des ressources

disponibles : ainsi, les territoires des tribus côtières couvraient souvent environ 500 km², tandis que dans le désert, le territoire de la tribu des Aranda par exemple comptait 13 500 km², répartis et délimités entre une douzaine de clans eux-mêmes sous-divisés en bandes.

Les Aborigènes vivaient en bandes mobiles, se déplaçant sur le territoire de leur clan, voire au-delà en fonction des variations saisonnières des diverses ressources locales, sans animaux de bât (pas vraiment d'animaux domesticables dans une telle optique), peu de navigation (car pas de réseau hydrographique important), il est donc logique que leur équipement soit resté léger. Les abris, huttes de branchages ou de feuilles, étaient abandonnés lorsque le camp était quitté. Les outils les plus lourds comme les meules étaient par contre laissés sur place, jusqu'au retour sur le site, ainsi que parfois de petites réserves de nourriture végétale. Les photographies ci-dessous (fig. 117 et fig. 118) montrent deux types d'abri, qui, bien qu'ils soient de fabrication récente, ont une forme proche de ce qu'ont décrit les explorateurs britanniques :



Fig. 117 : Abri à ombre en feuillage, typique des constructions du désert, 1984 [19]

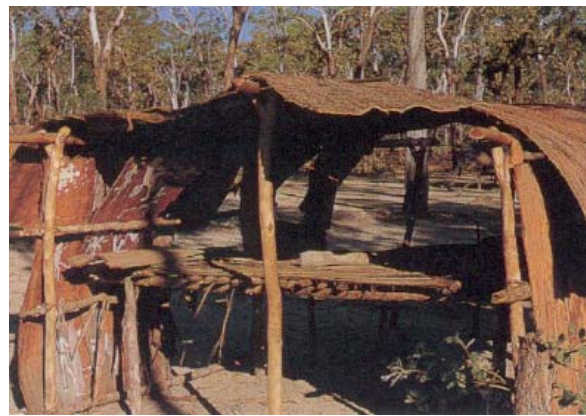


Fig. 118 : Hutte faite d'écorces, Terre d'Arnhem centrale [38]

Les Aborigènes assuraient leur subsistance grâce à la chasse, la cueillette de végétaux, la collecte de miel, le ramassage de petits animaux et de crustacés et la pêche. Des études précises menées dans le Nord de l'Australie et dans le Sud de l'Afrique ont montré que les peuples de chasseurs-cueilleurs étaient loin de passer la plus grande partie de leur temps à chercher de la nourriture, pour ne survivre qu'au bord de la famine : en moyenne, cinq heures par jour suffisaient à se nourrir correctement (à l'exception des régions très difficiles de l'Arctique). D'autres études ont montré que l'exploitation de la diversité des ressources présentes dans la nature leur permettait d'avoir une alimentation saine. Toutefois, les conditions de vie étaient loin d'être toujours faciles : pour débusquer un simple bandicoot, il faut parfois creuser à deux ou trois mètres de profondeur, le ramassage des graines pour faire du pain est fastidieux, le temps peut être froid et pluvieux, et il faut parfois au milieu de l'hiver plonger dans des eaux glaciales pour attraper des poissons... [6, 49]

Le fait que les Aborigènes soient restés des chasseurs-cueilleurs pendant 60 000 ans a probablement, au moins en partie, été conditionné par leur environnement naturel. Il semble qu'il y avait peu d'espèces animales ou végétales propres au développement de l'élevage et de l'agriculture dans un milieu relativement difficile. Il n'existait par exemple pas d'animaux susceptibles d'être utilisés pour le transport de la même façon que le bœuf ou le cheval... Les conditions climatiques ne sont globalement pas très favorables à l'entretien de cultures, l'agriculture australienne actuelle est d'ailleurs sujette au problème de l'eau comme nous l'avons évoqué en première partie. Il a toutefois été prouvé qu'avant l'arrivée des européens,

certains groupes sur la côte nord-ouest replantaient les têtes des ignames (*Portulaca oleracea*, angl. *purslane*) qu'ils avaient déterrés afin de s'assurer une bonne récolte l'année suivante. On ne peut savoir comment aurait évolué le mode de vie des Aborigènes si les colons européens n'avaient pas pris possession de l'Australie. [6, 21]

Des analystes soulignent qu'à travers leurs lois religieuses, les populations aborigènes n'ont jamais dépassé en nombre ce que leur environnement pouvait sustenter, ce que l'on appelle la "capacité-limite", ce qui est rare parmi tous les peuples de la terre, où les questions de subsistance alimentaire ont souvent été à l'origine des guerres pour l'appropriation de nouveaux territoires.

2. Relations de la pêche et de la chasse avec le Temps du Rêve

a) L'apprentissage de la chasse et de la pêche

Les techniques de chasse et de pêche sont sensées avoir été transmises par les Etres Ancestraux dans l'ensemble des tribus aborigènes, même si les Etres Ancestraux en question diffèrent en fonction des tribus.

Ainsi, chez les Warlpiri, dans la version féminine du Rêve Bâton à Fouir, ce sont les héroïnes du Rêve Bâton à Fouir qui ont enseigné aux hommes leurs techniques de chasse ainsi que les modalités de l'initiation des jeunes. Elles ont également révélé la sexualité aux hommes [17, 18]. Les héroïnes du Rêve Bâton à fouir avaient des fils qu'elles initiaient elles-même. Un jour, elles rencontrèrent un groupe d'hommes qui ne savaient pas chasser et n'avaient pas d'enfants. Elles leur demandèrent de leur tresser des lianes en attendant qu'elles reviennent de la chasse. Un Ancêtre Varan passa et prit les hommes en pitié. Il eut l'idée de tresser leurs cheveux et de les enduire d'ocre rouge pour en faire des décorations : des bandeaux pour la tête, des cordes à croiser sur la poitrine et des tabliers pubiens. A leur retour, les héroïnes ancestrales furent séduites par ces jolies décorations. Pour les posséder, elles acceptèrent l'échange que Varan leur proposa : elles devaient donner aux hommes leurs fils à initier et leur apprendre l'art de la chasse. Elles cédèrent ces prérogatives, puisque cela ne concernait pas ce qu'elles considéraient comme essentiel, *makara*, « l'utérus, la matrice » qui est aujourd'hui symbolisé par les ficelles de cheveux teintées d'ocre que les femmes utilisent pour se décorer la poitrine ou pour fabriquer des tabliers pubiens... L'Ancêtre Varan de cette histoire est tout de même considéré comme un séducteur peu scrupuleux, il n'est pas cité en exemple... La version masculine du mythe est plus à l'avantage des hommes : en résumé, ce sont les femmes qui, après avoir rencontré un groupe d'hommes, tressèrent des bandeaux en attendant qu'ils reviennent de la chasse, elles furent sollicitées le soir même par les hommes les plus jeunes pour avoir des relations sexuelles, et étaient tellement fatiguées qu'en essayant de chasser des wallabies le lendemain, elles n'en touchèrent aucun de leurs lances tout en provoquant leur dispersion, ce qui rendit les hommes furieux ; ceux-ci lancèrent leurs bâtons de jet sur les femmes, en tuèrent quelques unes et laissèrent les autres, qui se mirent à chanter et à danser et reprirent leur chemin, bien contentes d'être à nouveau célibataires...

Ces mêmes héroïnes ont également fait pousser des acacias en plantant leurs bâtons à fouir dans le sol ; les graines des acacias, une fois moulues, ont longtemps servi à la fabrication de galettes. En plantant leurs bâtons, elles ont également laissé des esprits-enfants. Elles le faisaient en une marche dansante aujourd'hui imitée par les femmes lorsqu'elles célèbrent ces femmes ancestrales. [18]

Dans la région d'Oenpelli, ce sont les Mimi qui sont sensés avoir été les premiers à montrer aux Aborigènes comment chasser et cuisiner des animaux comme les kangourous... Ils sont également sensés avoir été les premiers à peindre sur les parois. Ils sont toujours vivants, ils habitent dans les grottes où ils sont représentés. Malgré ce qu'ils ont apporté de positif, les Aborigènes se méfient des Mimi : ils peuvent parfois être dangereux. Ils ont la réputation de posséder des animaux domestiques et de punir les gens qui les tueraient : les Aborigènes se méfient donc des animaux sauvages qui ne semblent pas avoir de peur naturelle envers l'homme. [26]

b) La fabrication des outils

Certains mythes expliquent la façon dont des Etres Ancestraux ont formé les roches utilisables pour la fabrication des outils. D'autres mythes expliquent la façon de procéder pour les fabriquer. L'approvisionnement, la taille (fig. 119) et l'utilisation des outils de pierre sont des actes sacrés réactualisant les travaux des héros du Temps du Rêve. Ils sont souvent accompagnés de rites et de chants traditionnels.

Les soucis esthétiques ont très tôt primé sur le confort et l'efficacité dans la fabrication des outils. Au-delà de la vocation technologique des pierres (telle roche destinée à la fabrication de tel type d'outil), il semble que les préhistoriques aient voulu diversifier leur matière première en variant les couleurs et les origines. D'après Jelinek (1978), « les Australiens et les Indiens d'Amérique tiennent compte non seulement de la qualité du matériau mais aussi de son aspect esthétique » [cité dans 32]. Les Aborigènes semblaient préférer des pierres de belles teintes pour la fabrication de leurs pointes de lance et de leurs têtes de hache, ce pourrait avoir été une façon de rendre hommage aux Etres Ancestraux. Certaines pierres voyageaient le long de routes d'échanges qui pouvaient mesurer plusieurs centaines de kilomètres. Les outils de pierre peuvent difficilement être utilisés comme des marqueurs stratigraphiques en Australie : on retrouve en effet aussi bien des outils de types paléolithique et néolithique, associés sur le même site ou seuls, alors qu'il n'y a jamais eu en Australie de période néolithique telle qu'elle est traditionnellement définie (domestication et développement de l'agriculture). [21, 32]



Fig. 119 : Fabrication d'une lance en utilisant une pointe en pierre, 1935 [38]

Une autre notion appartenant également au domaine de l'esthétique est la maîtrise de la taille, la perfection technique et formelle des outils bien faits, qui n'étaient pas forcément plus efficaces que des outils moins achevés. Lorblanchet [32] nous invite à ne pas boudier

notre plaisir en face d'outils très travaillés et réalisés dans de belles pierres : « La gourmandise du regard, de la main et de l'esprit qu'expriment ces lignes du préhistorien-expérimentateur savourant l'œuvre de son lointain confrère préhistorique est le parfait contrepoint de la prudence (évoquée par Tixier). Il est difficile de ne pas considérer ces séries comme les « palettes » des premiers artistes. ».

c) Les rituels de fertilité

Pour les Aborigènes, tout est virtuellement lié, qu'il s'agisse de l'hibernation des lézards et de l'éclosion de certaines plantes, de l'arrivée de telle espèce de poisson et de la germination de telle espèce végétale, ou de la transgression d'un tabou entraînant une période de sécheresse. Les humains doivent rendre actives les correspondances entre les éléments naturels afin de s'assurer du bon équilibre de la circulation des flux de l'univers, par la réalisation de cérémonies rituelles. Chaque adulte, après son initiation, doit donc participer tous les ans aux rites de fertilité sur le site sacré de son ou de ses totems, pour permettre à la force vitale de l'Être Ancestral associé de circuler librement et de soutenir la reproduction de l'espèce animale considérée. [6, 18, 19]

Dans le Kimberley, les rituels de fertilité sont liés aux représentations rupestres des Wandjina [26]: chaque clan possède son propre Wandjina, il est représenté sur les parois en compagnie des objets, des plantes ou des animaux qui lui sont associés, parce qu'il pouvait les avoir nommés et donc créés ou être lui-même un animal possédant des capacités de transformation. Ainsi pour les Djilangari, le Wandjina Darlimen a créé le brolga et le willy wagtail, qui sont parmi leurs animaux totémiques. Pour retoucher les peintures des Ancêtres afin de renouveler leur pouvoir et d'assurer la pérennité des espèces qui leur étaient associées, le propriétaire du site devait y venir régulièrement afin que les pluies soient suffisantes (environ une fois par an après la colonisation, à la saison humide qui correspondait à la période de congés), s'excuser en cas de retard et toujours prévenir les Ancêtres Wandjina avant de toucher leurs peintures. Selon les endroits, les animaux qui accompagnent les Wandjina étaient également repeints ou non. Chaque clan faisait confiance aux autres pour assurer l'approvisionnement continu de la région dans les espèces qui n'étaient pas ses propres totems et n'étaient donc pas représentées dans ses propres galeries.

Un autre exemple de rituel de fertilité est raconté par Mountford (1956) [26] : à Ubirr, lorsque les Aborigènes voulaient augmenter le nombre de serpents d'eau dans les lagons, ils attendaient la saison propice et, se tenant debout devant la peinture d'un serpent d'eau, la frappaient doucement pour en chasser les esprits des serpents tout en les dirigeant vers les différents points d'eau par leurs chants.

En Terre d'Arnhem comme dans le centre, la majorité des sites associés à la fertilité des espèces animales ne sont pas associés à des peintures pariétales, ils sont simplement des créations des Êtres de Rêve associés aux différents totems. A l'exception de celles qui sont dangereuses ou nuisibles, toutes les espèces possèdent leur propre site sur lequel doit être réalisé le rituel de fertilité qui leur est associé. Par exemple, dans la région d'Oenpelli, le rituel sur le site des Phalangers volants consiste à planter un bâton spécifique dans une crevasse pendant que les personnes présentes pour le rituel épellent les endroits où ces animaux doivent se rendre. [26]